

## CONCOURS PRÉMASTER EDHEC

SAMEDI 2 AVRIL 2022

### EPREUVE DE SYNTHÈSE DE TEXTES

**Durée de l'épreuve** : 3 heures

**Coefficient** : 4

#### **Aucun document ou matériel électronique n'est autorisé.**

Vous réaliserez une note de synthèse sur la problématique dont les éléments sont fournis par les textes joints.

**Vous en dégagerez le thème que vous annoncerez en début de copie.**

Votre travail tiendra en **500 mots** (tolérance plus ou moins 10%).

Une synthèse doit être concise, objective et ordonnée. **Aucune appréciation personnelle n'est tolérée** (ce n'est pas une dissertation).

La logique dans l'ordonnement des idées, la qualité de l'expression, le soin dans la présentation et la correction dans l'utilisation de la langue française entrent dans les critères d'évaluation, outre naturellement la capacité à sélectionner les idées essentielles et à les relier entre elles.

Les abréviations sont tolérées (et comptent pour un seul mot) lorsqu'elles figurent dans les documents d'origine ou lorsqu'elles sont d'usage courant (CNRS, INSERM...).

Les noms composés (Etats-Unis) comptent également pour un seul mot.

Les textes (articles de presse) sont au nombre de 6 repartis sur 16 pages. A vérifier lors de la remise du sujet.

#### **Consignes**

- *Ecrivez sur chaque ligne : pas d'interligne*
- *Vérifiez que vous avez bien reporté votre numéro de candidat sur la copie*

A l'issue de chaque composition écrite, tout candidat est tenu sous peine d'élimination, de remettre au surveillant une copie (même blanche, qui sera alors signée). La seule responsabilité du candidat est engagée dans le cas contraire. Tout candidat sortant avant la fin des épreuves doit obligatoirement remettre le sujet en même temps que sa copie.

## LISTE DES DOCUMENTS

Tous les articles sont extraits du magazine SOCIALTER numéro 44 - Février – Mars 2021  
(6 articles, 16 pages)

- P. 1            **Peupler Gaïa**  
Texte : Philippe Vion-Dury
- P. 2-5        **Peut-on (enfin) parler de démographie ?**  
Texte : Youness Bousenna
- P. 6-8        **La démographie est un multiplicateur des problèmes écologiques**  
Interview de Jacques Véron / Propos recueillis par Youness Bousenna
- P. 9-12      **Childfree par écologie**  
Texte : Lison Nicolsol
- P. 13-14     **La démographie après *Laudato Si'***  
Texte : Lison Nicolsol
- P. 15-16     **Dénatalité : tous les moyens ne sont pas bons**  
Texte : Clément Quintard

N.B. Toute coquille ou erreur orthographique est sous la responsabilité des éditeurs des textes mis en annexe.

# PEUPLER GAÏA

**P**arler de surpopulation est généralement malvenu dans les milieux écologistes et de gauche. Ce n'est pas un sujet, et ne serait-ce que l'aborder crédibiliserait le discours xénophobe d'une grande invasion à venir en provenance du tiers-monde pour nous ravir notre mode de vie occidental. Et l'on a raison d'attaquer ce discours, ou de se montrer prudent vis-à-vis de l'usage d'abstractions aussi écrasantes que l'« humanité ». La « population mondiale » n'existe pas (vraiment) puisque ce terme nie un fait anthropologique : l'humanité se décline en une multitude de groupes qui, du fait de divers facteurs (historiques, géographiques, culturels, sociologiques, etc.), adoptent des manières extrêmement diverses d'habiter leur milieu – ce que l'on nomme maintenant les « modes de vie ». « *Habiter, c'est laisser des traces* », écrivait Walter Benjamin, et il n'échappe plus à personne que les traces laissées par le mode de vie américain ne sont pas de même nature ni de même proportion que celles de la plupart des autres sociétés.

Pour autant, doit-on balayer d'un revers de main toute réflexion démographique ? Un premier réflexe consiste à minorer la démographie en la présentant comme un simple miroir grossissant des effets de l'activité humaine, suivant un modèle linéaire (s'il y avait deux fois plus d'Américains, ils pollueraient ou consommeraient deux fois plus). Or, cette vision masque la complexité de phénomènes encore mal compris (effets de seuil, capacités de charge des milieux, rétroactions...). Par ailleurs, cela revient aussi à ignorer l'entropie : les ressources non renouvelables que nous extrayons aujourd'hui, même pour fabriquer des charries et des bêches, seront perdues pour de lointaines générations à venir, et l'échéance se rapproche d'autant plus que nous sommes nombreux. Sans parler du fait que dédaigner la question de la taille et du « bon nombre » revient à tourner le dos un peu vite à toute une tradition de philosophie politique qui court de la Grèce antique (Aristote, Platon) jusqu'à l'écologie politique (Illich, Schumacher, Kohr...) en passant par certaines expériences de socialisme utopique comme le phalanstère de Fourier.

Plus profondément encore, se priver du débat quant à la surpopulation ne revient-il pas à manquer de sens historique ? Nous sommes entrés dans l'Anthropocène, et nous redécouvrons Gaïa. Au sens que lui donne Bruno Latour (*lire notre entretien p. 12-19*), Gaïa est cette fine couche habitable à la surface de la Terre que les vivants ont créée et où ils luttent, dans leurs interdépendances, pour maintenir les conditions biochimiques de leur propre existence. Penser la démographie dans Gaïa, c'est justement se penser comme espèce. Freud avait pointé du doigt cette deuxième blessure narcissique de l'homme : après avoir découvert qu'il n'était pas le centre de l'Univers, il a découvert que, descendant du singe, il n'était pas le centre de la Création. Nous sommes aujourd'hui parvenus à la conclusion logique : nous réalisons que nous sommes une espèce comme les autres, soumise aux mêmes lois d'airain – à commencer par le fait que nous affectons notre milieu et ne pouvons nous affranchir de toutes les limites. Et d'une certaine manière, ce « devenir-espèce » d'une humanité qui pensait que ces considérations ne la concernaient pas n'est-elle pas l'une des finalités de l'écologie politique ? Ne s'agit-il pas, justement, de parvenir à un niveau de vie relativement égal pour tous les humains, soutenable pour les « autres-qu'humains » ? Un tel objectif peut-il être envisagé sans que la question du nombre ne soit jamais posée ? Pas question ici de faire la promotion de moyens coercitifs ou même incitatifs pour réguler la natalité. Parler de surpopulation dans l'Anthropocène est avant tout l'occasion de faire naître des affects ; non ceux de la peur d'une « bombe population » et ses inévitables boucs émissaires, mais des affects d'humilité : nous sommes une espèce parmi d'autres, nouée aux autres, qui doit réparer et régler ses relations au vivant, face à Gaïa. L'humanité est une espèce qui, fait inédit dans l'histoire de la Terre, doit trouver sa place.

**Philippe Vion-Dury,**  
*rédacteur en chef*





BIENVENUE EN TERRAIN MINÉ

# PEUT-ON (ENFIN) PARLER DE DÉMOGRAPHIE?

Tabou pour les uns, obsession pour d'autres, la question démographique ne laisse jamais indifférent. Alors que certains s'effraient d'une surpopulation mondiale, retour sur un débat passionnel qui, depuis deux siècles, a toujours été hanté par le spectre d'un homme, Thomas Malthus.

TEXTE : YOUNESS BOUSENNA - ILLUSTRATIONS : LAURENT BAZART

**L'**incident en dit long. Et il a concerné l'une des grandes figures françaises de la pensée écologiste, le penseur de la décroissance Serge Latouche, qui nous a rapporté l'anecdote. Il y a quelques mois, celui-ci a voulu publier dans la collection « Précurseur·ses de la décroissance », qu'il dirige au sein de la maison d'édition Le Passager clandestin, un ouvrage de l'auteur et militant Michel Sourrouille sur le controversé Thomas Malthus (1766-1834), premier grand théoricien moderne de la question démographique. L'ouvrage a tout simplement été...

rejeté ! « *Pour des raisons de divergence idéologique et/ou politique, l'éditeur s'est refusé de le publier, en dépit de mon insistance* », explique Serge Latouche, qui y voit une énième preuve que « *le sujet est miné* ». À ce jour, le livre n'a toujours pas été publié ailleurs, malgré l'appui d'une préface consentie par Serge Latouche – qui qualifie toutefois Michel Sourrouille de « *partisan maladroite de Malthus* ». « *Il est difficile d'avoir un échange calme et serein sur la démographie* », résume l'auteur du *Pari de la décroissance* (Fayard, 2006).

Poser la question d'une surpopulation humaine serait tabou, affirme aussi la Bible de la collapsologie, *Comment tout*

*peut s'effondrer* (Le Seuil, 2015). « *Il n'est pas possible de discuter sereinement de démographie. C'est un sujet absolument tabou et rares sont ceux qui osent aborder la question publiquement sans craindre de voir immédiatement arriver un point Godwin* », écrivent Raphaël Stevens et Pablo Servigne, en référence à ce moment où l'on rend le débat impossible en traitant son contradicteur de nazi. En la matière, celui qui tient la place d'Adolf Hitler n'est autre que Thomas Robert Malthus, faisant de l'étiquette de « malthusianisme », ou de « néomalthusianisme », un stigmate infamant. Mais qu'a fait ce pasteur anglican pour que, deux siècles



## TROP NOMBREUX ?



après sa mort, ses idées demeurent toujours aussi puissantes dans le débat démographique ?

### UN SEUL HOMME DE TROP SUR TERRE...

Pour les détracteurs, son *Mein Kampf* s'appelle *Essai sur le principe de population*, ouvrage publié pour la première fois en 1798 et qui connaîtra 6 versions, jusqu'en 1826. Le cœur de son argumentation se résume ainsi : le rythme naturel de la croissance démographique est exponentiel tandis que celui des moyens de subsistance est linéaire, ce qui fait tendre la société vers une situation de surpopulation qui, si elle n'est pas corrigée par une contrainte morale visant à limiter les naissances, l'entraîne vers la misère et la famine. S'il se disait favorable à ce que la pauvreté soit bannie « *même au prix du sacrifice des trois quarts de la fortune des riches* », Malthus reste souvent dépeint comme un anti-pauvres, ramené à une métaphore douteuse de son *Essai* (lire l'article p. 38-40). Et le temps n'éteint pas cette légende noire qui colle à Malthus, lui dont « *le nom déborde même le domaine démographique, pour désigner un état d'esprit, celui de réduction volontaire, d'attitude frileuse et d'excès de prudence* », précise Georges Minois dans *Le Poids du nombre. L'obsession du surpeuplement dans l'histoire* (Perrin, 2011). « *Dans le monde actuel encore, le malthusianisme n'a pas bonne presse : théorie erronée, démentie par l'histoire, prônant l'égoïsme social, le refus de la vie, et, pire que tout, pessimiste* », écrit l'historien, lui-même partisan de Malthus et s'inquiétant d'une surpopulation. Sa somme historique documente une longue controverse qui a déchaîné les passions du vivant même de Malthus. Visionnaire pour les uns, épouvantail pour d'autres, il a en particulier suscité une répulsion à gauche, qui perdure jusqu'à nos jours. Toutes les grandes figures du XIX<sup>e</sup> siècle se sont opposées

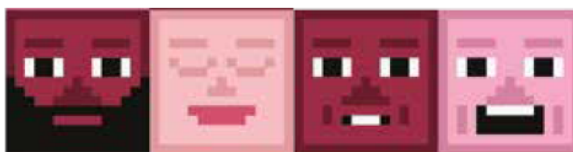
à lui. Le socialiste Charles Fourier (1772-1837), sensible aux thèses de Malthus, pense que la démographie se réglera dans la société utopique qu'il imagine. L'anarchiste Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865), farouchement opposé au penseur anglais, aurait eu cette formule lapidaire : « *Il n'y a qu'un seul homme de trop sur terre, c'est M. Malthus.* » Le communiste Karl Marx (1818-1883), enfin, appréhende le malthusianisme comme un produit de l'idéologie capitaliste et rejette, dans *Le Capital* (1867), l'idée d'une surpopulation absolue : celle-ci ne peut qu'être relative à un système économique donné, et se réglera une fois que les moyens de production seront mis au service de tous les travailleurs.

### « INTERNATIONALE DES BERCEAUX »

C'est ainsi que, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le populationnisme l'a largement emporté. En Europe, tous les grands courants poussent à la croissance démographique : les nationalismes, notamment en France, encouragent la natalité tout en nourrissant une angoisse de l'invasion par une puissance étrangère surpeuplée ; nazisme et fascisme y voient un signe de vitalité autant qu'une nécessité en vue de conquêtes territoriales ; pour le communisme et le socialisme, c'est une affaire de lutte des classes en vue de la révolution ; quant à l'Église, elle y voit l'objet du

mariage et un devoir moral. « *La grande alliance populationniste va de Hitler à Daladier, de Mussolini à Maurice Thorez, de Pétain à de Gaulle, de Staline à Pie XII. Touchante unanimité de l'internationale des berceaux, des défenseurs de la "Vie", des propagandistes de la procréation, chacun visant à multiplier ses propres troupes* », résume Georges Minois.

Les idées de Malthus vont alors cheminer tout à gauche de l'échiquier politique, dans des courants anarchistes et féministes marginaux qui se réclameront d'un « néomalthusianisme ». Existait en Angleterre et aux Pays-Bas, le mouvement trouve en France sa principale incarnation dans la Ligue de la régénération humaine, fondée en 1896 par le pédagogue et libertaire Paul Robin (1837-1912), qui se donne pour mission d'œuvrer à ce que les parents soient « *prudents quant au nombre de leurs enfants, et assurant, sous ce rapport, leur liberté et surtout celle de la femme* ». Favorable aux procédés de contraception et visant l'émancipation, cette conception progressiste du contrôle des naissances se retrouve, plusieurs décennies après, dans le Plan-







ning familial et les grandes réformes des droits des femmes des années 1970. Cette liberté de ne pas faire d'enfants est résumée dans l'expression de « grève des ventres » popularisée par la féministe Marie Huot (1846-1930) dans les années 1890. Au même moment, un courant néomalthusien parcourt aussi le monde ouvrier, en particulier la CGT, guidé par l'idée que la surpopulation mène au chômage et à la guerre. Mais ce néomalthusianisme n'est pas sans dérives. Proposant une synthèse toxique des idées de Malthus et de Charles Darwin, le cousin de ce dernier, Francis Galton (1822-1911), est le père du courant eugéniste prônant une démographie sélective qui éliminerait les individus inadaptés ou déficients. Ce courant raciste, prégnant jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, sera disqualifié par le nazisme. Il a, entre-temps, participé à noircir encore plus la mémoire de Malthus.

### DE LA BOMBE H À LA BOMBE P

Mais Malthus revient toujours. « Pour le meilleur ou pour le pire, Malthus est tout de même un précurseur », écrit Serge Latouche dans sa préface inédite au livre de Michel Sourrouille, qu'il nous a transmise. La force de Malthus tient certainement au fait d'avoir établi une théorie sur l'une des plus profondes angoisses humaines : la peur de manquer. Et c'est précisément sous cette forme que revient la question après la Seconde Guerre mondiale. Dans cette période marquée par l'émergence de la question écologique, le sujet de la démographie mondiale et d'une possible pénurie alimentaire devient une obsession. Désormais, le débat du surnombre se déplace à l'échelle de la planète et donne lieu à une pléthore de publications. Ainsi de *La Surpopulation* (Payot, 1964 [1<sup>re</sup> éd. 1958]) du sociologue Gaston Bouthoul qui jugeait que la « multiplication des aliments » ne pourrait suivre, « même de très loin, la population des bouches à

nourrir ». Ou encore du Suédois Georg Borgström, auteur de *The Hungry Planet* (Macmillan, 1965) puis de *Too Many* (Collier Macmillan, 1969) (1), donnant en ouverture de ce dernier livre une image restée célèbre : celle d'une population mondiale représentée comme un champignon atomique pour figurer l'explosion d'un monde comptant alors quelque 3 milliards d'humains.

Mais le livre emblématique de la période reste le pamphlet de Paul R. Ehrlich, *The Population Bomb* (Ballantine Books, 1968). Dans un contexte de guerre froide, le fantasme de *La Bombe « P »* – selon le titre de la traduction française – activé par ce biologiste américain n'est pas sans arrière-pensée : il craint que « l'explosion démographique soit favo-

nable à une expansion planétaire du communisme », souligne le démographe Jacques Véron dans *Faut-il avoir peur de la population mondiale ?* (Le Seuil, 2020). Avec 12 réimpressions en deux ans, le succès de *La Bombe « P »* témoigne des préoccupations de l'époque. En 1972, le rapport publié par le Club de Rome *Les Limites de la croissance* (*The Limits to Growth* – connu aussi sous le nom de « rapport Meadows ») vient alors démontrer l'incompatibilité entre croissance exponentielle (économique comme démographique) et maintien durable des stocks de ressources à l'échelle planétaire. Cette conclusion, qui provoque une onde de choc au niveau mondial, confirme des craintes alors partagées par de nombreux dirigeants.



“Évoquer la démographie comme un sujet interdit en écologie est déjà « un discours très marqué », selon Jean-Baptiste Fressoz, celui d'une droite qui cherche obstinément à lier le sujet écologique à celui de l'immigration.”



« L'opinion selon laquelle il y a bien un problème démographique est répandue dans la sphère politico-scientifique », souligne Jacques Véron.

De nombreuses personnalités s'alarment publiquement, comme le commandant Cousteau ou l'anthropologue Claude Lévi-Strauss – selon qui il s'agit du « problème fondamental de l'avenir de l'humanité ». Quant au premier candidat écologiste à l'élection présidentielle, René Dumont, il déclarait à la télévision, lors de la campagne de 1974 : « Je vais vous parler ce soir du plus grave des dangers qui menace notre avenir, celui de la surpopulation, tant dans le monde qu'en France. [...] Il y a déjà trop d'hommes à la surface du monde, il y a déjà trop d'hommes surtout dans le tiers-monde. » En parallèle, une nouvelle préoccupation nationaliste refait surface, marquée par l'angoisse d'une dépopulation européenne et d'une submersion migratoire, notamment en réaction aux réformes favorisant la contraception et l'avortement. « Natalité : la population blanche s'effondre », titrait ainsi *Le Point* en mai 1975.

### PEUR D'UNE SUBMERSION AFRICAINE

« En France, la natalité est une question de fierté car la nation, c'est la population », nous glisse le démographe Hervé Le Bras, qui s'est notamment opposé à la notion de surpopulation dans *Les Limites de la planète* (Flammarion, 1996). Cette peur de la submersion s'est récemment exprimée dans un livre, vivement contesté (2), paru en 2018 chez Grasset : *La Ruée vers l'Europe. La jeune Afrique en route pour le Vieux Continent*, de Stephen Smith. Cette vision imprègne toute une écologie de droite et d'extrême droite. Ainsi, en 2019, l'ancien président Nicolas Sarkozy, invité à l'université d'été du Medef, affirmait : « Le choc n'est pas un choc climatique [...], mais le plus grand choc mondial, c'est le choc démographique. » Cette exploitation de la thématique par

la droite explique-t-elle l'absence du sujet à gauche ? Ces dernières années, le débat s'est tari. Certains courants, comme la décroissance, admettent la question sans lui donner une portée première – « Une croissance économique infinie est incompatible avec une planète finie, il en va aussi de même pour la croissance de la population », considère Serge Latouche –, quand la galaxie des collapsologues s'inquiète à haute voix. L'ancien ministre de l'Environnement, Yves Cochet, s'est par exemple dit en faveur d'une restriction des naissances dans les pays riches. L'historien de l'environnement Jean-Baptiste Fressoz, lui, voit plutôt dans ce reflux un nouvel air du temps : après une époque de guerre froide où le sujet obsédait, le déplacement de l'écologie sur la question climatique fait que l'on « se rend compte que ce n'est pas une question de population, mais de mode de vie ».

« Les mesures de limitation de la population sont assimilées à l'eugénisme, à l'autoritarisme et aux dispositifs de subalternisation des populations les plus pauvres », abonde le philosophe Pierre Charbonnier, ancré à gauche, auteur de *Abondance et liberté. Une histoire environnementale des idées politiques* (La Découverte, 2020). Pour lui, « les meilleures politiques de contrôle des naissances sont l'éducation des jeunes femmes et l'accès à la contraception, ce qui n'est pas contradictoire avec des idéaux de gauche ». Il n'y aurait donc pas de tabou, simplement une importance moindre accordée à une question secondaire. Jean-Baptiste Fressoz juge d'ailleurs qu'évoquer la démographie comme un sujet interdit en écologie est déjà « un discours très marqué », celui d'une droite qui cherche obstinément à lier le sujet écologique à celui de l'immigration. Comme si se cachait toujours un totem derrière le tabou. ⑤

(1) Soit : La Planète affamée et Trop nombreux.

(2) François Héran, « Comment se fabrique un oracle. La prophétie de la ruée africaine sur l'Europe », *La Vie des idées*, 18 septembre 2018.





JACQUES VÉRON

# LA DÉMOGRAPHIE EST UN MULTIPLICATEUR DES PROBLÈMES ÉCOLOGIQUES

Un milliard en 1800, huit milliards en 2020... et quinze milliards en 2100 ? La hausse exponentielle de la population mondiale s'impose comme un sujet majeur pour notre siècle. Directeur de recherche émérite à l'Institut national d'études démographiques (Ined) et auteur entre autres de *Faut-il avoir peur de la population mondiale ?* (Le Seuil, 2020), Jacques Véron décrypte les enjeux démographiques actuels et éreinte au passage quelques stéréotypes tenaces.

PROPOS RECUEILLIS PAR YOUNESS BOUSENNA - PHOTO : SOPHIE CARRÈRE

**A** lors que les rayons des librairies se remplissent de livres sur l'écologie, la démographie reste un angle mort de cette production éditoriale.

**Comment l'expliquez-vous ?**

Chez les démographes, il existe une retenue liée aux difficultés techniques que pose le sujet. Alors qu'à une échelle locale l'enjeu environnemental fait l'objet de nombreuses recherches, il est très périlleux de proposer une analyse globale. Sur un terrain donné, on peut étudier l'effet d'une catastrophe naturelle sur la natalité ou les liens entre santé et pollution.

Sur le plan macroscopique, on peut mettre en rapport des corrélations, comme la croissance des populations

et l'augmentation des pollutions, mais il est délicat de déterminer la part de chaque élément dans la situation mondiale. On sait que la population a un effet, puisqu'elle exerce une pression sur les ressources et l'utilisation des sols, mais on n'arrive pas à le quantifier de façon précise. C'est ce qui explique que le sujet ait longtemps été peu étudié. Or, avec l'émergence de la question écologique, la démographie est régulièrement interpellée et, depuis une quinzaine d'années, on observe une multiplication des recherches.

**Nous avons mis des centaines de milliers d'années pour atteindre, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le milliard d'êtres humains, puis moins de deux siècles pour arriver aux**

**8 milliards actuels. Comment appréhender une hausse aussi vertigineuse ?**

Cette hausse n'est pas due à la natalité, mais à la baisse considérable de la mortalité. Souvenons-nous que, jusqu'à une période récente, la mortalité infantile pouvait atteindre un tiers des nouveau-nés. Durant des millénaires, la mortalité et la natalité ont été très proches : il y avait donc une croissance lente, parfois ralentie par des crises comme la peste. La nouveauté est l'apparition du schéma de la « transition démographique » – ce processus d'évolution de l'équilibre de la population, passant d'une natalité et d'une mortalité fortes à faibles sous l'effet d'une amélioration des conditions de vie. Là où l'Europe a connu une baisse de la mortalité



sur le temps long, soit environ un siècle, ce processus a eu lieu très vite dans les pays en développement, en une vingtaine d'années seulement : le taux de mortalité a chuté brutalement sans que la natalité suive, ce qui a rendu le taux de croissance de ces populations considérable. Ce sont ensuite des effets cumulatifs qui jouent. Comme la population augmente vite, le nombre de jeunes en âge de procréer qui feront des enfants est élevé, ce qui auto-alimente la dynamique.

**Vous identifiez justement quatre grandes révolutions démographiques dans l'histoire de l'humanité : la domestication du feu, qui améliore l'alimentation ; un changement climatique favorable ; l'apparition de l'agriculture au néolithique ; puis, récemment, les progrès de la médecine.**

L'ère actuelle est ouverte par les débuts de l'agriculture, qui sédentarise les individus et permet que plus de monde vive sur un même territoire. Mais c'est le progrès médical, avec l'amélioration de l'hygiène et la salubrité des eaux notamment, qui va tout changer en termes quantitatifs.

**Si la baisse de la mortalité est liée aux progrès scientifiques, comment explique-t-on la baisse de la natalité ?**

Deux conceptions s'opposent en la matière. Une première théorie, plus biologique, voudrait voir la baisse de la natalité consécutive à celle de la mortalité comme une réponse évolutive à la surpopulation. Il y aurait une forme d'autorégulation pour prévenir un effet de saturation provoqué par la croissance démographique. La seconde, pour laquelle je penche, souligne plutôt des raisons sociologiques : les individus ont des stratégies familiales différentes liées au développement économique, à l'urbanisation, à une meilleure éducation ou à l'existence d'un système de retraites. Cette approche de la transition démographique me semble plus convaincante, car elle expliquerait pourquoi les pays du Sud n'ont pas réagi de la même façon à la baisse brutale de la morta-

lité par un ajustement de la natalité. Les changements socio-économiques qui auraient incité à limiter la taille des familles n'ont en effet pas accompagné la moindre mortalité.

**« La population mondiale existe... sans totalement exister », écrivez-vous. Qu'entendez-vous par là ?**

L'accélération de la croissance démographique donne une idée globale, mais on raisonne sur une population mondiale abstraite comme s'il n'y avait pas de différences. Or, il faut pondérer ce chiffre de 8 milliards d'existences par des variables – l'utilisation des terres, le niveau de consommation, la répartition des individus... S'il est nécessaire de globaliser les évolutions dans un premier temps, il faut donc poursuivre l'analyse au

croissance démographique. L'urbanisation sera, à mon sens, l'une des variables qui aura le plus d'importance pour la poursuite de la baisse de la fécondité – sauf chez les plus pauvres, comme les habitants de bidonvilles. On voit par exemple, en Inde, que c'est au sein des classes moyennes des grandes villes que la fécondité baisse. Pour ces classes sociales urbaines, la délimitation de l'espace de vie et les coûts d'approvisionnement sont perçus plus fortement : comme ces sociétés sont plus monétarisées, chaque coût et chaque bénéfice est plus directement ressenti. Un autre facteur déterminant tient selon moi à l'interconnexion des populations. Il y a des zones où les individus vivent en situation d'isolat, avec très peu de contacts extérieurs,

*“Je penche pour une projection moyenne, entre 10 et 11 milliards d'humains en 2100, car je ne crois pas en une poursuite indéfinie de la croissance démographique.”*

niveau des populations nationales et même régionales. On a aussi tendance à établir des distinctions figées, comme entre « rural » et « urbain », alors que chaque catégorie connaît des évolutions : si les ruraux font relativement plus d'enfants que les urbains, le nombre de ces enfants peut par exemple baisser plus fortement chez les ruraux en valeur absolue.

**Nous pourrions être jusqu'à 21,6 milliards sur Terre en 2100, si l'on prend l'hypothèse de fécondité la plus élevée. Quel scénario démographique est, selon vous, le plus probable pour le xx<sup>e</sup> siècle ?**

Je penche pour une projection moyenne, entre 10 et 11 milliards d'humains en 2100, car je ne crois pas en une poursuite indéfinie de la

ce qui crée des contextes et des conditions d'extrême pauvreté sans incitation au changement de comportement. C'est le cercle vicieux de la pauvreté. Un seuil minimal de développement conduit à un certain niveau d'éducation, en particulier des enfants, et de relation avec les autres, tout en réduisant les écarts de niveaux de vie à l'intérieur d'une même société. La pénétration d'un développement minimal dans ces îlots de résistance à la baisse de la fécondité sera l'un des enjeux des décennies à venir.

**Cette hypercroissance de la population mondiale fait-elle, aujourd'hui, de la démographie humaine un problème ?**

Cette croissance rapide est incontestablement un enjeu et je pense qu'il





serait souhaitable de parvenir à une stabilisation. Mais je suis réticent à l'idée de parler de « problème » car cela convoque immédiatement les idées très connotées de surpopulation ou d'explosion démographique. Or, la démographie n'est pas la source des problèmes environnementaux, mais elle a un effet multiplicateur des causes engendrant ces maux. Elle n'est donc pas, en tant que telle, un problème écologique majeur. Nous devons avoir une vision nuancée, car si l'on tient compte de l'inégale répartition de la population mondiale, la croissance démographique est un problème à certains endroits, mais pas ailleurs. Mais je suis conscient qu'il est difficile d'expliquer que la croissance de la population est une question majeure sans pour autant la tenir comme responsable de ce qui ne va pas : la frontière entre les deux est subtile, et en tant que démographe on est parfois amené à sous-estimer les effets de cette croissance pour, précisément, ne pas dire que c'est un problème. Cette connotation serait gênante, alors que cette évolution est un fait à accepter comme tel : la mort a été durant des millénaires la grande régulatrice de la démographie, et on peut incontestablement considérer comme un progrès que les enfants ne soient pas nombreux à mourir avant leur premier anniversaire. L'enjeu, à présent, est celui de la stabilisation de la population, d'autant que chaque nouvel individu sur Terre va avoir une empreinte écologique de plus en plus importante au fil du temps. Il faut donc souhaiter une convergence globale des niveaux de fécondité, et qu'ils se stabilisent autour de deux enfants par femme.

#### **Quelle est la marge de manœuvre de l'action politique pour aller vers cette stabilisation ?**

Je ne crois pas qu'elle soit très grande, ni ne pense que l'incitation en la matière puisse avoir une quelconque efficacité – comme en Asie, où des images de familles modèles avec deux enfants ont parfois été exposées dans l'espace public. Le politique

peut surtout, à mon sens, agir sur des enjeux indirects, comme améliorer la protection sociale afin que les familles aient un meilleur sentiment de sécurité, ce qui se traduit souvent par une tendance naturelle à faire moins d'enfants. Il y a aussi des enjeux politiques en matière de santé publique des femmes, notamment en Afrique, où le sujet se heurte à des obstacles sociaux ou familiaux.

**Vous semblez, dans votre livre, pointer un problème insoluble : baisser brutalement les naissances causerait un vieillissement difficilement soutenable pour les sociétés, mais attendre une baisse naturelle de la natalité irait de pair avec une hausse massive du niveau de vie renforçant la pression sur l'environnement. Ce constat doit-il nous rendre pessimistes ?**

Même si cela ne se voit pas dans le livre, je suis au contraire relativement optimiste ! Il y a toujours une vision dramatisée de la démographie, et c'est parfois une difficulté pour se faire comprendre. Mon raisonnement visait à montrer que les discours sur la limitation de la population ne sont pas crédibles. Je m'interroge en effet sur la légitimité et l'efficacité des politiques de population : il est impossible de déterminer ce qui marche mieux ou moins bien. Je souligne ensuite qu'une dépopulation, comme au Japon actuellement, demande d'accepter et de gérer le vieillissement qu'une telle situation occasionne. Mais, en revanche, faire en sorte que la croissance de la population s'arrête à l'échéance de 2100 par l'amélioration des conditions de vie me paraît à la fois nécessaire et souhaitable.

**En somme, la seule voie possible serait une diminution non contrainte de la fécondité couplée à une baisse des niveaux de vie les plus élevés, donc les moins soutenables...**

Il faut en effet agir sur le mode de vie en redéfinissant l'épanouissement sur une base psychosociale plutôt que matérielle. La perception du niveau de vie est actuellement définie par l'argent, autrement dit notre capacité

à acheter des choses. Il faudrait donc aller vers une vision moins matérialiste de nos existences.

**Une invasion de réfugiés climatiques est parfois brandie comme une menace vitale pour nos pays développés. Pourquoi pensez-vous, au contraire, qu'une telle explosion migratoire ne se produira pas ?**

Des discours catastrophistes sont régulièrement tenus en la matière, comme l'estimation de plus de 140 millions de réfugiés climatiques en 2050. Or, cela ne correspond pas avec ce que j'ai pu observer lors de recherches dans le golfe du Bengale. Cette zone a été touchée par le « cyclone d'Orissa » en 1999, l'un des plus puissants jamais enregistrés dans cette région, mais nous n'avons pas observé de mouvement migratoire massif. De tels constats ont aussi été établis au Japon lors du tsunami de 2011 ou pour l'ouragan Katrina survenu aux États-Unis en 2005 : la plupart des gens veulent revenir, même lorsqu'ils vivent dans des zones soumises à des catastrophes climatiques régulières. Au total, on observe que les personnes souhaitent rester le plus longtemps possible sur place, et essaient de ne pas trop s'éloigner lorsqu'elles partent. On aborde pourtant le sujet comme si ces populations aspiraient toutes à partir et rêvaient des sociétés développées occidentales. Mais cela sous-estime gravement l'attachement des gens à leur lieu de vie. Pour ces raisons, je ne crois pas du tout à une invasion massive. ☹



#### **Faut-il avoir peur de la population mondiale ?**

Jacques Véron,  
Le Seuil, 4 juin 2020,  
272 pages, 8,30 €.

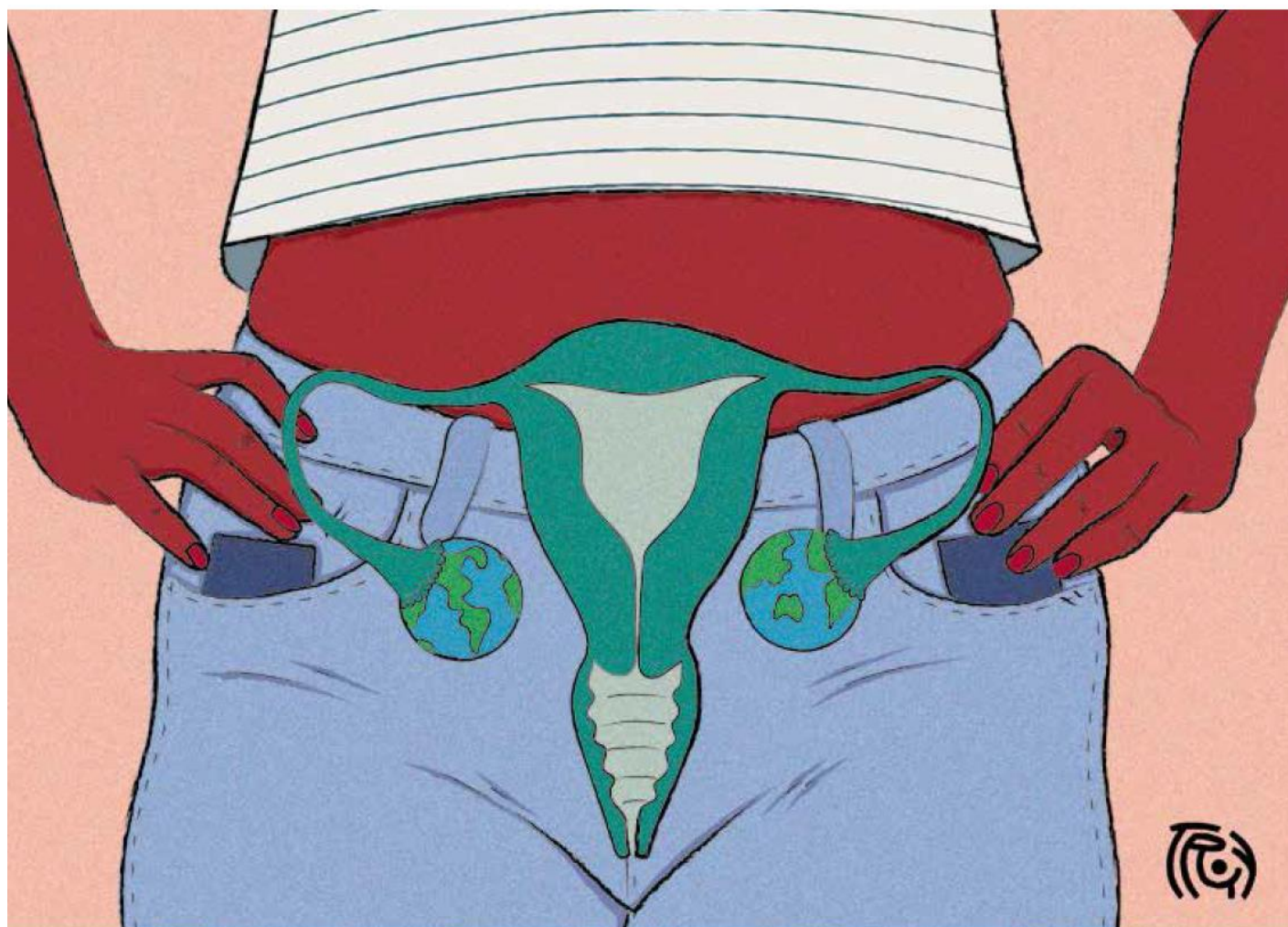


GINKS

# CHILDFREE PAR ÉCOLOGIE

Loin des courbes abstraites du Club de Rome, la surpopulation motive aujourd'hui l'un des actes militants les plus intimes : le fait de ne pas avoir d'enfant par engagement écologique. Une décision tantôt fondée sur une éthique individuelle, tantôt inspirée par un idéal collectif en vue de limiter la prédation de l'espèce humaine - voire militer pour son extinction.

TEXTE : LISON NICOLSOL - ILLUSTRATIONS : TROTY





Dans la salle d'attente d'une gare routière, en Angleterre, une femme, accompagnée de son petit de 4 ou 5 ans, engage la conversation avec un homme assis là. Un quarantenaire en bomber kaki. « *Direction le sud de la France pour les vacances* », précise-t-elle avec un sourire. « *Long trajet de bus !* », relève son interlocuteur. C'était ça, à défaut de prendre l'avion – « *pour l'environnement* », justifie-t-elle, car « *on a tous des responsabilités* ». Monsieur bomber acquiesce : « *Bien sûr, on en a tous.* » Puis il désigne le garçonnet. « *Alors, justement, pourquoi l'avoir fait ?* » Sous le regard médusé de la mère, il énumère : « *Vous pourriez faire 90 allers-retours à Paris chaque année, toute votre vie, et vous auriez toujours moins d'impact sur l'environnement que sa naissance. Sans mentionner les pesticides, détergents, les immenses quantités de plastique et d'énergie nucléaire pour lui tenir chaud. Lui avoir donné la vie est un acte égoïste.* »

La séquence est tirée de la saison 2 d'*Utopia*, série britannique dont l'intrigue met en scène une conspiration mafieuse visant à contrôler le nombre d'humains

“Un enfant, c'est un consommateur en plus. Même en essayant d'avoir un mode de vie décroissant, rien ne le compense.” (Jennifer)

sur Terre (1). Jennifer, Strasbourgeoise de 36 ans, la mentionne en jubilant. Elle résume parfaitement l'une des raisons principales pour lesquelles elle a choisi d'être *childfree*, à savoir une de ces personnes qui ne souhaitent pas avoir d'enfant. « *Un enfant, c'est un consommateur en plus*, appuie-t-elle. *Même en essayant d'avoir un mode de vie décroissant, rien ne le compense.* » Depuis une publication de la revue *Environmental Research Letters* en 2017 (2), la démonstration est rodée. Renoncer à faire un

enfant, calcule l'étude qui se concentre sur les États-Unis, l'Europe, le Canada et l'Australie, permettrait d'émettre 22 fois moins de CO<sub>2</sub> qu'en vivant sans voiture, 74 fois moins qu'en optant pour un régime végétalien. Et ce serait 310 fois plus efficace que de limiter la viande, se mettre au recyclage ou laver ses vêtements à la main. Dans la foulée, 15 000 scientifiques publient une tribune d'« Avertissement à l'humanité » (« *World Scientists' Warning to Humanity* ») dans la revue *BioScience*, incitant à « *réexaminer nos comportements individuels, y compris en limitant notre propre reproduction* » (3). Résultat : selon un sondage YouGov commandé par le *HuffPost* en 2019, « *24 % des Français sont influencés par le réchauffement climatique sur leur décision d'avoir des enfants ou non* » (4). Parmi eux, 38 % ont entre 18 et 24 ans.

#### PARIER SUR LE NON-AVENIR

La tendance est telle qu'elle porte un nom. « *Un jour*, rapporte Jennifer, *une copine m'a dit : "tu fais partie des GINKs".* » L'acronyme de *Green Inclination, No Kids*. Il désigne ceux dont la position est non plus de limiter le nombre d'enfants mais ne plus en avoir du tout. Le terme naît de la plume de la journaliste Lisa Hymas. « *Je m'identifie comme GINK* », écrit-elle dès 2010, dans un article sur son choix *childfree*, publié par le média écologiste américain *Grist* (5). Son point de départ n'est pas l'écologie : elle consacre d'abord une dizaine de paragraphes à souligner qu'elle aime les enfants et qu'elle a conscience des petits bonheurs qu'elle pourrait louper en n'étant pas mère. Ce n'est qu'ensuite qu'elle sort l'artillerie verte : « *Pour une personne ordinaire comme moi – quelqu'un qui n'a pas l'audience d'un Al Gore ni la technicité juridique d'une Nancy Pelosi –, la contribution la plus significative pour rendre le monde plus propre et plus vert est de ne pas avoir d'enfant.* » L'article et la dizaine qui suivront sur le sujet lui vaudront le Prix d'excellence du *Global Media Award 2010*, décerné chaque année par



l'ONG américaine de réflexion démographique Population Institute.

Pourtant, l'idée apparemment intuitive selon laquelle s'abstenir d'avoir des enfants serait une solution écologique radicale est remise en cause. Sur son blog d'« Enquêtes écosophiques », l'ingénieur féru de démographie Emmanuel Pont s'est amusé à imaginer à quoi ressemblerait le monde en 2050 si l'on cessait tous de faire des enfants aujourd'hui. Résultat : une réduction de 36 % de la population seulement (6)... tandis qu'il faudrait réduire de 80 % environ notre empreinte carbone. « Réduire la population mondiale n'est pas une solution miracle contre la crise environnementale », concluait par ailleurs l'étude de deux démographes, publiée par l'université Stanford en 2014 (7).

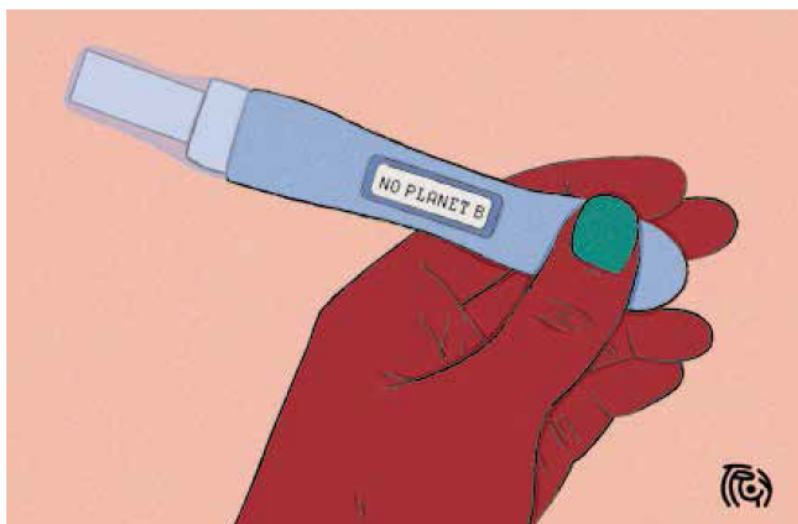
Certains GINKs avancent un autre argument : l'effondrement (qui vient). Peu à peu, « le concept [de GINK] s'est

élargi, expose Lisa Hymas. Aujourd'hui, en plus des personnes qui ne souhaitent pas contribuer à la débâcle environnementale, ce sont aussi des individus qui vivent les effets du changement climatique et ne veulent pas élever un enfant dans un monde hostile ». La petite trentaine, ensemble depuis cinq ans, Marion et son conjoint justifient leur « GINKitude » par le « climat social, politique et écologique » de « pré-effondrement » systémique du moment. « À quoi bon planter un humain dans ce décor catastrophique ? On est d'accord pour sauter notre tour », lâche Marion. Petite, Anna-Victorine, étudiante de 25 ans, « rêvait de famille nombreuse ». Son « éco-anxiété » l'a fait basculer du côté GINK. « Ça fait trois ans que je suis dans une école de développement durable. Quand on nous dit qu'il fera bientôt 5 degrés de plus en France, ça ne donne pas envie d'y mettre un gosse. Moi, ma peau, je ne peux pas la sauver, mais je ne veux pas que mes potentiels enfants, eux, souffrent. »

#### « WE DON'T NEED NO POPULATION »

Là où les GINKs affirment un choix personnel et qui prétend le rester, un autre courant de non-parents pour motifs écologiques porte un discours davantage collectif. Plus ancienne, l'approche des antinatalistes est aussi plus marginale. Sven, 54 ans, employé de service juridique en Belgique, est l'un d'eux. « J'ai un profond respect pour les GINKs, mais à bientôt 11 milliards, même cette posture n'est plus tenable. Ce n'est pas l'écologie telle qu'elle est vue en Europe qui va améliorer la situation. Le seul geste écologique qui a du sens, sinon le suicide, est d'arrêter d'avoir des enfants à grande échelle. » Certes, « sans les humains, peut-être que personne ne pourrait contempler la beauté du monde », mais personne ne la sacquerait non plus.

Le Mouvement pour l'extinction volontaire de l'humanité (en anglais, *Voluntary Human Extinction Movement* ou VHEMT – prononcer « véhément », nous indique-t-on) est la facette la plus misanthrope et extrême de cette approche qui prône une extinction volontaire de notre espèce. Elle vise



“Ce n'est pas l'écologie telle qu'elle est vue en Europe qui va améliorer la situation. Le seul geste écologique qui a du sens, sinon le suicide, est d'arrêter d'avoir des enfants à grande échelle.” (Sven)





à « bousculer les gens » et faire appliquer « la liberté de non-reproduction », assure son cofondateur, Les U. Knight. Cet instituteur retraité de Portland, aux États-Unis, « adore les enfants » mais n'a jamais « cocréé d'humain ». Sa vie sert un objectif précis : « inciter les gens à mesurer leur responsabilité dans l'acte de procréation ». Ainsi, assure-t-il, « si notre mouvement avait plus d'argent, il financerait des vasectomies gratuites, mais ça s'arrête là ». L'organisation date de 1991. « Le mouvement Zero Population Growth est né dans le sillage du First Earth Day [première manifestation écologiste massive, organisée aux États-Unis en avril 1970, ndlr], détaille-t-il. Il s'agissait d'encourager les gens à n'avoir que deux enfants afin de maintenir la population à un niveau stationnaire. Mais cela donnait le sentiment que vous faisiez une bonne action en ayant ces enfants. » Un effet « bonne conscience », dénonce-t-il, qui nous fait oublier que l'empreinte carbone d'un Américain moyen est jusqu'à 100 fois supérieure à celle d'un individu vivant en Tanzanie ou dans certains autres pays. « Divers groupes de population ont été capables, à travers le monde, de volontairement accroître leur densité. Mais aucun n'a su réduire ses standards de consommation, inciter les gens à manger moins de viande ou à passer au vélo. Le seul levier que nous ayons est donc la densité. » D'où une responsabilité – occidentale – à sacrifier sa descendance.

Le mouvement ne compte qu'un peu plus de 20 000 adeptes sur Facebook. Mais, nuance Les U. Knight, « si on a été ignorés pendant longtemps, on sent un regain d'intérêt ». C'est aussi le constat dressé par Sylvie Ollitrault, directrice de recherche au CNRS, sociologue de l'activisme écologiste : « Dans la dernière décennie, chez les militants écologistes, on a cessé de croire au progrès. À la génération de 1968 qui élevait des enfants pour en faire de petits écolos, a succédé une génération qui n'espère plus de transformation de la société. Elle est par conséquent plus exigeante sur le plan de l'intimité. » Le choix de ne pas donner la vie en est devenu constitutif de « l'identité de beaucoup de jeunes militants », observe la sociologue. Comme

un curseur du degré de désillusion sur l'état du monde et de détermination dans la lutte.

### L'INTIME, PLUS POLITIQUE QUE JAMAIS

Lutter via l'intime est aussi une forme de résilience, défend Marion. Son choix de ne pas être mère ne s'inscrit pas dans le discours sur l'impact carbone que porte « l'écologie institutionnelle ». Elle le présente plutôt comme un acte politique de *care* (prendre soin, en anglais) face à l'écocide. « Le monde actuel nous ébranle déjà énormément par la violence des destructions à l'œuvre. Pour faire face, dans ma démarche écologiste, j'accorde beaucoup d'importance à l'idée de reconstruction intérieure, de bienveillance. Se connecter à la nature, la ressentir, sentir son corps... C'est un travail. » Question de survie militante, en somme. En conséquence, avoue-t-elle, « je n'ai pas envie de donner ce temps à un enfant dont je devrais m'occuper ». « Pas envie » : ne pas faire d'enfant est-il vraiment un sacrifice au nom de l'écologie ? Ou celle-ci est-elle un vernis argumentatif posé sur un non-désir d'enfant ? Ces militantes et militants ne s'en cachent généralement pas : l'aspect environnemental n'est presque jamais leur unique motivation. L'article de Lisa Hymas le présentait déjà ainsi, et les figures qui incarnent aujourd'hui le mouvement le confirment. C'est le cas de Corinne Maier, auteure de *No Kid. Quarante raisons de ne pas avoir d'enfant* (Michalon, 2007), ou de Bettina Zourli, auteure de l'essai *Childfree. Je ne veux pas d'enfant* (Spinnelle, 2019). Avant l'écologie, il y a d'abord pour chacune d'elles la revendication féministe d'assumer sa place de *childfree* dans une société où la maternité est la norme. « La raison principale est souvent viscérale, expose Bettina Zourli, mais on est tellement obligées de se justifier tout le temps que c'est rarement suffisant dans les débats ; on doit donc réfléchir à un argumentaire. » Anne Gotman, sociologue, directrice de recherche au CNRS et auteure de *Pas d'enfant. La volonté de ne pas engendrer* (Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2017), confirme : « L'écologie vient souvent comme ultime

argument présentable »... et permet de parer l'accusation d'agir égoïstement. Céline, GINK bordelaise de bientôt 40 ans, inscrit son choix dans une « éthique de la responsabilité » : quitte à avoir des enfants, « il y a toujours l'adoption ». Vouloir « perpétuer ses gènes comme but ultime, sans s'interroger profondément sur la procréation, c'est ça qui est égoïste ». Mais elle se dit également animée par un désir de cohérence intellectuelle : « Je suis végétalienne, consommatrice de produits d'occasion à 95 %, je refuse de passer le permis, je fabrique mes cadeaux moi-même... et je n'ai jamais renoncé à un seul de ces choix sous prétexte que l'on est "perdus pour perdus" niveau environnement. » Pas question d'égoïsme, donc... mais peut-on parler d'altruisme ? Pour Anne Gotman, mobiliser l'argument écologique pour justifier le refus d'enfant est « cohérent avec l'idéologie libérale du libre choix » et « peut être compris par tout le monde, grâce à la prise de conscience écologique ». Comme si les GINKs étaient le stade (terminal) de l'individualisme... À une collègue, mère de plusieurs enfants, qui lui demandait d'expliquer sa position, Céline a pour sa part répondu : « J'ai choisi de ne pas faire d'enfant pour offrir un meilleur avenir aux tiens. » ⑤

(1) La scène est disponible sur Youtube : « Utopia - Season 2, Episode 6 - Opening scene ».

(2) « The best way to reduce your carbon footprint is one the government isn't telling you about », Sid Perkins, *sciencemag.org*, juillet 2017.

(3) « World Scientists' Warning to Humanity: A Second Notice », William J. Ripple, Christopher Wolf, Thomas M. Newsome, Mauro Galetti and al., *BioScience*, vol. 67, n° 12, décembre 2017, p. 1026-1028.

(4) « Ces Français veulent moins d'enfants pour sauver la planète », Annabel Benhaïem, *Huffpost*, 27 octobre 2019.

(5) « Say it loud - I'm childfree and I'm proud », Lisa Hymas, *Grist*, 31 mars 2010.

(6) « Démographie et climat », Emmanuel Pont, *blog « Enquêtes écosophiques »*, 16 juillet 2019.

(7) « Human population reduction is not a quick fix for environmental problems », Corey J.A. Bradshaw et Barry W. Brook, *PNAS*, vol. 111, n° 46, novembre 2014, p. 16610-16615.



SUJET (TOUJOURS) PAS TRÈS CATHOLIQUE

# LA DÉMOGRAPHIE APRÈS LAUDATO SI'

L'encyclique *Laudato Si'* a beau avoir fait office de « bombe » dans le monde chrétien, la démographie reste l'un des angles morts dans la réflexion écologiste au sein des milieux traditionnels.

TEXTE : LISON NICOLSOL

**A**vant 2015 et *Laudato Si'*, impossible d'imaginer qu'un texte papal puisse chambouler à ce point les catholiques les plus fervents. « *Un gros effet waouh sur le plan de l'écologie.* » Ces mots sont ceux d'Adeline Voizard – coautrice de *Comment sauver la planète à domicile. L'art de vivre selon Laudato Si'* (Éditions de l'Emmanuel, 2018) et mère de cinq enfants – lorsqu'on évoque l'encyclique du pape François sur « *la maison commune* ». Selon son mari et coauteur Alexis, ce fut carrément « *une bombe dans le milieu chrétien* », y compris dans les milieux traditionnels. Depuis *Laudato Si'*, rapporte l'ornithologue et philosophe Johannes Herrmann, même si « *une opposition demeure et cherche à recentrer les débats écologistes sur la bioéthique, chez Alter Catho [association catholique écologiste plutôt de gauche dont il fait partie, ndr] on voit s'engager des croyants de tous horizons* » : comprenez des franges plus à droite aussi. La conversion écologiste est telle qu'émerge l'idée d'une « *génération Laudato Si'* », terme en réalité transgénérationnel et transpartisan pour marquer sa sensibilité pour la planète. Dominique Lang, prêtre assomptionniste et journaliste à l'hebdomadaire *Le Pèlerin*, en a fait le titre de son enquête sur l'impact de *Laudato Si'* sur l'Église de France, parue à l'été 2020 (1). Il est toutefois une théma-

tique environnementale sur laquelle « *Laudato Si' n'est pas révolutionnaire* », reconnaît-il, en réponse à nos questions : la démographie. Un aspect de la réflexion écologiste qui touche pourtant de près les croyants, même en France où les femmes catholiques ont eu en moyenne 0,5 enfant en plus que les femmes non croyantes (2,4 contre 1,9) (2). Vu l'ouverture que François avait laissé espérer sur le sujet (début 2015, il avait notamment taclé les fidèles (3) selon qui, pour être « *de bons catholiques* », il faudrait procréer « *comme des lapins* »...), ce fut même une « *douche froide* », nous rapporte l'association Démographie responsable.

## « LA VIE PLUTÔT QUE LA CONSOMMATION »

Sur les 246 paragraphes de l'encyclique, il n'en est qu'un qui soit consacré au sujet : « *Accuser l'augmentation de la population et non le consumérisme extrême et sélectif de certains est une façon de ne pas affronter les problèmes* », écrit le pape. Puisque « *les deux variantes de l'équation* », explique Johannes Herrmann, sont les naissances et l'impact environnemental de chaque individu, il s'agit de « *choisir la vie plutôt que la consommation* ». « *Selon certaines hypothèses, on serait seulement 10 milliards en 2100* (4). » En optant pour une vie frugale, « *on peut donc tenir la route* » sans nécessairement s'attaquer à la question de la

natalité. L'argument de sobriété n'est pas uniquement présenté comme un « *calcul* » pour pallier les dégâts de la surpopulation. Certains croyants y voient un art de vivre écolo qui renforce leurs idéaux chrétiens. Telle est l'approche de l'écologie intégrale, concept adoubié par François dans l'encyclique. Robin, étudiant strasbourgeois en science politique se dit « *proche des milieux traditionnels* ». Loin de jeter le trouble sur les implications écologiques d'une procréation non contrôlée, *Laudato Si'* l'a « *au contraire* » convaincu que « *le mode de vie des familles nombreuses [était] plus écologiste* ». La frugalité contrainte des grandes fratries « *où l'aîné refèle ses pulls au petit* » correspond, selon lui, à l'idéal d'écologie intégrale, là où « *les familles de deux enfants* » n'ont pas à « *se priver* » et vivraient plus spontanément dans l'opulence. Philosophe, auteure, cofondatrice de la revue *Limite* et mère de trois enfants, Marianne Durano est devenue la référence de l'écologie intégrale en France, à laquelle elle ajoute le volet « *fécondité responsable* ». Mais il ne faut pas pour autant y voir une légitimation de la pilule ou du préservatif contre la surpopulation. D'un point de vue écologiste, « *défendre la contraception chimique est une contradiction* », précise-t-elle. Pour réguler les naissances – qui n'est pas, selon elle, un objectif écologiste mais simplement un choix intime –, elle prône les méthodes dites « *natu-*



“L'idée que le monde va devenir invivable, cela rend la vie des enfants encore plus précieuse car chaque instant revêt un prix inestimable.” (Marianne Durano)

relles » : retrait, symptothermie (5), abstinence périodique... Procédés incertains qui permettent néanmoins « de prendre conscience que l'on est des maillons du vivant, unis à la nature, responsables de nos actes ». Une manière de résister à l'emprise de la technoscience sur la vie. En outre, inciter à limiter les naissances plutôt que les modes de vie, « c'est aussi culpabiliser les plus pauvres », argumente la philosophe. En l'occurrence, les pays du Sud. Elle énumère : « L'Afrique subsaharienne est responsable de 18 % de la croissance démographique mondiale et de 2 % des émissions de CO<sub>2</sub>, alors que les États-Unis sont responsables de 3,5 % de la croissance démographique mais 12 % des émissions (6). » Ce refus de donner de l'importance à l'argumentaire démographique serait selon elle une manière de « *lier le vert et le rouge* », l'écologie au social, conformément à l'approche du pape François. Elle y ajoute l'idée que « *vouloir limiter les êtres humains est aussi le meilleur moyen de retarder la prise de conscience écologiste, en braquant les familles* ».

### L'ESPÉRANCE PLUTÔT QUE L'EFFONDREMENT

« La vraie question, reprend-elle, plutôt que se demander si avoir des enfants ne va pas aggraver le réchauffement climatique, serait : “est-il est raisonnable d'en faire dans un monde qui se détériore ?”. Si l'on entend dans “fin du monde” la fin d'un monde, du système capitaliste industriel, l'idée que mes enfants vivent dans un modèle plus sobre et local me réjouit ! Et si l'on suit l'idée que le monde va devenir invivable, cela rend leur vie encore plus précieuse car chaque instant revêt un prix inesti-

mable. » S'y ajoute une forme « *d'espérance chrétienne surnaturelle* », qui permet de « *dépasser le désespoir* ». Avoir des enfants, serait « *un puissant levier d'action, ponctue-t-elle, car on ne peut pas se dire “après moi, le déluge”* ». L'image rappelle l'une des dernières facettes de l'argumentaire chrétien traditionnel sur le sujet démographique : le dogme. Bien que *Laudato Si'* insiste sur l'idée que « *tout est lié* » – la formule apparaît neuf fois dans l'encyclique – et invite à « *se faire protecteur des autres espèces plutôt que prédateur* », résume Dominique Lang, reste « *le vieux débat de la place de l'être humain dans la nature selon le judéo-christianisme* ». Dans le récit de la Création, rappelle Adeline Voizard, « *la nature est un cadeau pour l'Homme* ». En découle la « *responsabilité de cultiver le jardin d'Éden* », mais sans remettre en cause la place

« *supérieure* » des humains. « *Nous avons donc du mal avec un discours selon lequel il faudrait limiter l'Homme. Nous disons “attention à une société qui proposerait une culture de la mort”, que ce soit par ces questions-là ou des sujets comme l'euthanasie.* » ⑥



« Blessed Art Thou » par Kate Kretz (2006)

(1) Dominique Lang, *Génération Laudato Si'*, Bayard, 2020.

(2) « Écarts de fécondité en fonction du niveau d'instruction : le rôle de la religion en Grande-Bretagne et en France », Nitzan Peri-Rotem, *Population*, vol. 75, n° 1, 2020, p. 9-38.

(3) « Le pape François demande aux catholiques de ne pas procréer “comme des lapins” », *Libération*, 19 janvier 2015.

(4) Les travaux du démographe Gilles Pison, qui « incitent à ne pas trop s'inquiéter d'ici 2100 », sont souvent mobilisés pour justifier cet argument, nous fait savoir le porte-parole de *Démographie responsable*.

(5) Méthode consistant à surveiller la température corporelle féminine et la texture des glaires cervicales pour déterminer la période de fertilité.

(6) Les chiffres, précise Marianne Durano, sont tirés de l'ouvrage de Ian Angus et Simon Butler, *Une planète trop peuplée ? Le mythe populationniste, l'immigration et la crise écologique*, *Écosociété*, 2015.



MALTHUS &amp; FILS

# DÉNATALITÉ: TOUS LES MOYENS NE SONT PAS BONS

Depuis les travaux de l'économiste anglais Thomas Malthus, de nombreux gouvernements ont mis en place des politiques plus ou moins autoritaires pour contrôler la croissance de leur population. Des tripatouillages démographiques à grande échelle qui ont, la plupart du temps, été la cause d'oppression, de souffrance et d'effets pervers.

TEXTE : CLÉMENT QUINTARD

**C**ontrôler les naissances pour en réduire le nombre fut, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'idée phare de Thomas Malthus (1766-1834), pasteur et économiste britannique dont le nom a fini par désigner toute politique dénataliste. Dans son *Essai sur le principe de population* (1798), il identifiait deux mécanismes qui permettent de réguler le nombre d'êtres humains. Le premier, « préventif », désigne le fait de s'abstenir de faire des enfants par crainte de ne pas pouvoir subvenir à leurs besoins. Le second, « destructif », regroupe tous les phénomènes de surmortalité (guerres, famines, épidémies) qui éliminent les

membres d'une population lorsque celle-ci a dépassé les ressources disponibles.

Dans le modèle malthusien, les pauvres sont une variable d'ajustement démographique. Ils ont une fâcheuse tendance à se reproduire au-delà du raisonnable et, inlassablement, à déborder la capacité de leur environnement à pourvoir à leurs besoins. Excès qui se règlent fatalement par des hécatombes dans leurs rangs, ramenant brutalement leur population à un niveau acceptable ; jusqu'à ce qu'ils décident, de nouveau, de se multiplier. Pour le bien de « tous », Malthus avance que ce cycle infernal peut et doit être interrompu. Le pasteur l'illustre dans une parabole restée célèbre : « *Un homme qui est né dans un monde déjà occupé, s'il ne lui est pas possible d'obtenir de ses parents les subsistances qu'il peut justement leur demander, et si la société n'a nul besoin de son travail, n'a aucun droit de réclamer la moindre part de nourriture et, en réalité, il est de trop. Au grand banquet de la nature, il n'y a point de couvert disponible pour lui.* (1) » Ainsi sont posées les bases de l'une

des premières politiques de contrôle démographique, que l'on serait tenté de résumer par cette formule : « pour aider les pauvres, ne les aidez pas ». Car, prévient Malthus, si l'un des convives présents au banquet, pris de compassion, fait place à l'un des importuns, il attirera nécessairement d'autres pique-assiette, gâchant une fête qui autrement aurait été si belle et, surtout, contrevenant à un ordre naturel qui resserre le nombre de places à table. Contenir la population dans des limites soutenables passe donc par l'abolition de toute aide sociale envers les pauvres : ainsi, un homme qui déciderait de se marier et d'avoir de nombreux enfants malgré ses faibles ressources n'aura d'autre choix que de se soumettre « à la peine prononcée par la nature : le besoin ».

## TAXER LES JOUETS

Doit-on y voir l'une des premières manifestations du « faire vivre et laisser mourir » (2) ? Cette volonté des gouvernants, dont Michel Foucault avait identifié l'essor au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, consiste-t-elle à vouloir rationaliser le

Face à l'iconographie officielle destinée à convaincre les populations du bien-fondé des politiques de contrôle démographique, une contre-propagande s'organise. En 1971, cette affiche militante dénonce la stérilisation forcée des femmes de couleur en Californie et les appelle à l'auto-organisation.

*Stop forced sterilization* de Rachael Romero, San Francisco Poster Brigade, Bibliothèque du Congrès des États-Unis, 1971.





comportement des humains jusque dans leur sphère intime (hygiène, natalité, nuptialité, races...) ? Le « *biopouvoir* », comme le désigne le philosophe, traduit alors tous les « *dispositifs [qui] s'articulent directement sur les corps* » (3) et se déploie à travers un entrelacs d'institutions répressives.

Dans *La Bombe « P »* (4), best-seller publié en 1968, Paul R. Ehrlich poursuit l'œuvre de Malthus et lui donne une coloration plus moderne – mais pas moins implacable envers les classes « inférieures ». Le biologiste et écologue américain pronostique à très court terme l'insuffisance des capacités agricoles terrestres et formule un avertissement directement inspiré de la typologie malthusienne : « *Il y a deux sortes de solutions au problème de la population, écrit-il. L'une est "la solution du taux de natalité" : nous trouvons des moyens de faire baisser le taux de natalité. L'autre, "la solution du taux de mortalité", où ce sont les moyens d'augmenter le taux de mortalité – guerre, famine, épidémies – qui nous trouvent.* » Et Ehrlich de lister tout une série de mesures, notamment fiscales, pour contrer le « cancer » de la flambée des naissances : hausse de l'impôt sur le revenu en fonction du nombre d'enfants, taxes sur les berceaux, les couches et les jouets. Même si l'universitaire s'empresse de préciser que ces pressions financières doivent s'exercer « *à condition que l'essentiel soit disponible sans pénalité pour les pauvres* », ce sont pourtant toujours eux qui sont les principales cibles et victimes de ce type de politique. Sous couvert d'alarmisme (5), Ehrlich en vient même à préconiser de vastes plans de stérilisation et, si nécessaire, d'« *us[er] de la contrainte* » pour enrayer la surpopulation mondiale.

### ENFANT UNIQUE ET STÉRILISATIONS FORCÉES

Message reçu 5 sur 5 en Chine, pays à ce jour le plus peuplé du monde avec 1,4 milliard d'habitants, qui a décidé de prendre ce tournant coercitif. Après de multiples famines, le gouvernement de Mao Zedong lance en 1971 un plan baptisé « Plus tard, plus longtemps, moins », pressant la population à retarder le mariage, à espacer les naissances

et à limiter le nombre d'enfants par foyer. Les effets sont spectaculaires : la fécondité passe de 5,7 enfants à 2,8 au cours de la décennie (6). Le dispositif est complété en 1979 par la politique de l'enfant unique, « *ce qu'on pouvait faire de pire en matière d'autoritarisme* », s'insurgent Darrell Bricker et John Ibbitson, respectivement démographe et journaliste, coauteurs d'un récent ouvrage sur la décroissance démographique (7). « *Au lieu de motiver ses citoyens par l'éducation et la gratuité de la contraception*, poursuivent les deux essayistes, *l'État a eu recours à la contrainte, ce qui a été source d'immenses souffrances pour les parents qui désiraient avoir un deuxième ou un troisième enfant.* » Pis, ajoutent-ils, cette politique a entraîné de nombreux effets pervers, comme le déséquilibre entre les sexes (on estime aujourd'hui que le ratio est de 120 garçons pour 100 filles, conséquence des nombreux infanticides et avortements) ou la chute vertigineuse du taux de fécondité. Officiellement de 1,6, il est aujourd'hui très en deçà du seuil de renouvellement (2,1), entraînant un vieillissement accéléré de la population.

L'Inde, qui talonne la Chine en taille de population, a quant à elle recouru à la carotte comme au bâton, avec des programmes encourageant les couples, en échange d'incitations matérielles et financières, à se faire stériliser dès leur deuxième enfant. La politique de planification familiale indienne ne portant pas ses fruits, certains États du pays accélèrent le processus au cours des années 1970, se livrant à des campagnes de stérilisations forcées ou de pénalisation des couples trop féconds, dérivées qui précipitèrent la chute de la Première ministre indienne Indira Gandhi en 1977.

### EFFETS INDIRECTS

Si les mesures décrites font figure de traitements brutaux, d'autres, plus indirectes et moins intrusives, ont également eu pour effet de ralentir la croissance démographique – parfois sans même viser cet objectif. Les politiques de sécurité sociale ont, par exemple, permis de réduire le nombre de naissances au sein des familles : si autrefois multiplier les enfants était

une manière de garantir sa sécurité alimentaire et financière pour ses vieux jours, les systèmes de retraite et de couverture santé ont mutualisé la solidarité intergénérationnelle qui, en devenant collective, a découplé le lien entre le désir de procréer et la volonté d'assurer son avenir.

Garantir aux femmes l'accès à l'instruction, à l'emploi et donc miser sur leur autonomie et leur émancipation est encore le moyen le plus sûr pour restreindre le joug patriarcal, familial ou religieux, et les empêcher de se faire dicter leur destin en matière de procréation : « *Plus le degré d'éducation d'une femme est élevé, moins elle est susceptible d'avoir beaucoup d'enfants* », résume l'économiste Elina Pradhan dans un rapport pour la Banque mondiale (8). L'urbanisation, donc l'accès pour les femmes aux écoles et aux études, a ainsi ouvert la voie, dans les pays développés comme dans les pays en développement, à la revendication de nouveaux droits, comme la contraception et l'avortement. Ce processus, aujourd'hui global – 55 % de la population mondiale vit actuellement en ville, proportion qui pourrait atteindre les 68 % en 2050 –, sape aussi l'usage utilitariste de la progéniture : à la campagne, les enfants sont des bras qui aident à la ferme, aux tâches du quotidien ; en ville, ils sont plutôt une charge pour les couples. Si bien que l'urbanisation mondiale, pronostiquent les essayistes Darrell Bricker et John Ibbitson, pourrait bien être le principal facteur qui stabilisera, puis amorcera la décrue de la population sur Terre. ●

(1) Essai sur le principe de population, Thomas Malthus, 1798.

(2) « Il faut défendre la société ». Cours au Collège de France, 1976, Michel Foucault, EHESS/Gallimard/Le Seuil, 1997.

(3) Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir, Michel Foucault, Gallimard, 1994 [1<sup>re</sup> éd. 1976].

(4) The Population Bomb, Paul R. Ehrlich, Ballantine Books, 1968 (ouvrage paru en français sous le titre La Bombe « P ». 7 milliards d'hommes en l'an 2000, J'ai Lu/Les Amis de la Terre, 1973).

(5) À noter que la plupart des ses prédictions se sont révélées fausses.

(6) Démographie et écologie, Jacques Véron, La Découverte, 2013.

(7) Planète vide. Le choc de la décroissance démographique mondiale, Darrell Bricker et John Ibbitson, Les Arènes, 2020.

(8) « Female Education and Childbearing: A Closer Look at the Data », Elina Pradhan, Banque mondiale, 24 novembre 2015.



Cadre réservé au correcteur

Notes en chiffres

17

Note en lettres

dix sept

Signature

[Signature]

N° de CANDIDAT

à reporter lisiblement  
par le candidat

13237

EPREUVE DE SYNTHÈSE - Français

(pour les épreuves de langues précisez la langue choisie)

Réservé à  
la correction

T. B. Ravau

Vers une stabilisation de la démographie

Philippe VION-DURY écrit que « L'humanité est une espèce qui (...) doit trouver sa place. » Comment trouver sa place avec une démographie qui ne fait qu'en compliquer la recherche ?

Sujet tiré depuis les travaux de Malthus, donc peu recherché, la démographie présente un lien complexe avec l'écologie d'après 50 Jacques VÉRON; il est évident que l'homme fait pression sur son milieu, VION-DURY refuse une vision « linéaire » trop simple. Pour VÉRON et VION-DURY, une analyse globale ne prend pas compte des nuances liées aux différentes cultures et modes de vie. Lison NICOLSON 100 en apporte une preuve concrète : l'Américain moyen pollue cent fois plus qu'une personne vivant en Tanzanie. Comprendre la démographie dans le contexte écologique, c'est voir un facteur qui contribue aux conséquences environnementales sans pour autant en être la cause. Cette difficulté de définir une « population mondiale qui n'existerait pas » ; 150 de rendre compte de la multitude de sous-groupes, témoigne de la difficulté à trouver des solutions démographiques.

Comme rapporté par Yannick BOUSSENA, il a été prouvé depuis les essais de Malthus que la solution démographique réside dans le contrôle de la natalité. Ont alors émergé diverses méthodes

NE RIEN INSCRIRE DANS CE CADRE

200 pour essayer de contrôler la taille de la population. (1) Résultat  
d'un choix personnel et intime, la décision de ne plus  
avoir d'enfant - être « Childfree », comme expliqué par Alison  
NICHOLSOL - contraste avec les mesures imposées par certains  
gouvernements, comme la règle de l'enfant unique imposée  
en Chine. À ce sujet, Clément QUINTARO compare l'inefficacité  
250 de l'incitation (2) politique préconisée par VÉRON, devenant même  
contreproductive suite à l'apparition d'un déséquilibre des sexes et  
du vieillissement de la population. Quant au choix personnel,  
les résultats et motivations sont questionnés: un arrêt de naissances  
d'ici 2050 ne réduira la population de seulement 36% alors  
qu'il faut réduire (3) de plus de deux fois cela l'empreinte de  
300 carbone. Pour deux démographes de Stanford, « réduire la population  
mondiale n'est pas une solution miracle contre la crise  
environnementale. » (29)

350 Le problème démographique réside alors non pas dans le nombre,  
mais plutôt dans le mode de vie des Hommes, à en (4) juger  
des propos de VÉRON: chose qui fait écho aux idées du  
Pape, dans Laudato si, dans lequel il juge la surconsommation  
extrême comme coupable des conséquences environnementales, et non  
la surpopulation. Change le vie plutôt que la consommation  
nécessite néanmoins un profond changement social: dès que  
400 Pierre CHARBONNIER et (5) VÉRON sont d'accord sur les bénéfices  
de l'éducation comme plus des révolutions sociales, QUINTARO  
évoque la nécessité de l'urbanisation dans le développement  
des familles et l'adoption de comportements davantage vertueux

concernant l'environnement. L'éducation permettrait de réduire  
450 les inégalités qui existent, d'après QUINTARD, toujours les plus (50)  
démunis, ainsi que d'affirmer comme le suggère NICHOLSON  
la légitimité et liberté féminine. Lutter la démographie,  
c'est alors essayer de corriger le déséquilibre démographique  
intercontinental — l'Afrique qui pollue 6 fois moins  
500 que les États-Unis alors qu'elle a 4 fois plus de  
croissance démographique, d'après Marianne (II) DURANO — pour  
tendre enfin vers un monde égalitaire comme décrit par  
VON-DURY, (512)

Devant le sous-émissaire de la surpopulation se cachent  
les différences socio-culturelles liées au mode de vie qui  
transforment le problème démographique en un problème culturel.

537 mots

## CONCOURS PRÉ MASTER

### RAPPORT DE CORRECTION 2022 :

#### *Épreuve de SYNTHÈSE DE TEXTES*

Les candidats disposaient de 3 heures pour lire et comprendre une revue de 6 textes répartis sur 16 pages dont ils devaient proposer une synthèse aux caractéristiques traditionnelles que nous avons rappelées en introduction.

#### **Les textes étaient extraits du Magazine SOCIALTER (Février/Mars 2021)**

Le thème portait sur la démographie et sur l'ensemble des sujets et questions qui y sont associés notamment au niveau des enjeux (politiques, géopolitiques, sociologiques, écologiques, religieux). Les titres représentaient une aide non négligeable (« **Peupler Gaïa** », « **Peut-on (enfin) parler de démographie ?** », « **La démographie est un multiplicateur des problèmes écologiques** », « **Childfree par écologie** », « **La démographie après Laudato Si'** », « **Dénatalité: tous les moyens ne sont pas bons** »).

L'ensemble du corpus ne comportait pas de risques d'erreurs de compréhension. En revanche, si les textes permettaient d'appréhender l'amplitude du sujet relatif à la question démographique, ils abordaient aussi d'anciennes théories et postures intellectuelles d'auteurs non contemporains tels que Thomas Malthus, Walter Benjamin ou encore René Dumont. C'est là éventuellement que quelques confusions et erreurs ont pu être commises. Certaines copies, précisément les plus mauvaises, présentent une regrettable incohérence temporelle.

L'ordre des textes pouvait être gardé tel quel en vue d'un plan facile à décliner. Les copies ayant fait preuve de finesse intellectuelle ont la caractéristique d'avoir été construites sur un plan remanié et vraiment pertinent.

#### **Quatre commentaires principaux se dégagent de la correction de cette épreuve :**

- 1- Sujet bien compris dans l'ensemble mais technique de la synthèse pas vraiment assimilée. La syntaxe est globalement de bonne qualité.
- 2- L'équipe de correcteurs a signalé une nette amélioration dans l'introduction des copies et les conclusions sont nettement plus soignées cette année. Les copies sont dans l'ensemble correctement structurées. Les références faites aux textes et à leurs auteurs sont beaucoup plus fluides que par le passé. En revanche, le décompte des mots a été beaucoup moins respecté que par le récent passé.
- 3- Le niveau de langue et la précision de l'orthographe ont paru de niveau équivalent à celui de l'an dernier. Nous n'avons pas retrouvé les traditionnelles absences de ponctuation et beaucoup moins d'indélicatesse dans la façon de citer les auteurs.
- 4- Le sujet ayant été perçu comme facile, le critère de finesse intellectuelle est moins « saillant » cette année. La majorité des copies discrimine bien les éléments importants dans les informations et le niveau d'expression témoigne d'une bonne appréciation de la qualité demandée dans le cadre de cette épreuve.